

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 57

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications

S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

Porrentruy

TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE GROS JACQUES ou le VINAIGRE de la Pierre-Percée

(LÉGENDE)

Courgenay est célèbre à plus d'un titre. Non seulement parce qu'il est la patrie de Pierre Péquignat, le chef des révoltés de 1740, qu'on appelait le roi des Ajoulots, mais encore par son monument de la Pierre Percée. Quoique les auteurs ne soient pas d'accord sur la destination de cette pierre, il est plus que probable que c'est un monument druidique, un *me hir* ou une pierre longue appelée *peulvan*, ou pierre fêlée.

Cette pierre a 2 mètres 40 de haut, 2 mètres 30 cent. de largeur et 40 centimètres d'épaisseur. A un mètre, 30, c. du sol, elle est percée à jour d'un trou circulaire de 30 à 40 cent. de diamètre. Elle présente ses faces de largeur au nord et au sud.

Trouillat, dans son 1^{er} volume des Monuments de l'Histoire de l'Evêché de Bâle, page 39, dit que la Pierre Percée a été érigée dans un but astronomique, ainsi que le trou qui la traverse.

Il établit que ce monolithe était parfaitement orienté et que la ligne horizontale menée perpendiculairement à ses faces tournées au nord et au midi, représentait son méridien terrestre. Il affirme que l'ouverture de la Pierre a été perforée, dans son origine, suivant une ligne oblique, descendant du midi au nord; d'où il résulte que, dans toutes les saisons, quelle que soit la hauteur du soleil au méridien du lieu, un rayon solaire traversa directement ce passage, sans être intercepté par les parois

de l'orifice. De cet état de choses, il conclut que la Pierre Percée a servi à des observations astronomiques. Une rondelle de bois ou de métal, percée au centre, a pu facilement s'adapter au trou du monument, de manière à ne laisser passer qu'un étroit faisceau de lumière directe, comme à travers le gnomon ou perforé de nos méridiennes horizontales. Au moyen de signes conventionnels tracés sur le sol, les druides pouvaient non seulement indiquer les heures du jour, mais encore observer le passage de certaines astres au méridien, déterminer les époques des fêtes consacrées à leurs superstitions, fixer la division des saisons, les solstices, les équinoxes, etc.,

Les Druides, d'après César, étaient de grands astronomes. Ils s'occupaient des astres, de leur mouvement, de la grandeur de la Terre etc., il aurait établi dans notre pays quelque observatoire à eux connu et entouré par le vulgaire d'un mystérieux prestige.

Quoiqu'il en soit des opinions des savants au sujet de la destination de la Pierre Percée, elle fut dans la suite un objet de quasi superstition. Depuis des siècles, la croyance populaire veut que le passage à travers ce trou soit un remède infailible contre la colique et que du vinaigre qu'on faisait passer par ce même chemin avait une vertu merveilleuse.

On raconte qu'un émigré de Porrentruy, en Allemagne, en 1793, trouva chez un aubergiste qui le traitait, une bouteille fermée avec soin et portant ces mots : *Vinaigre ayant passé par le trou de la Pierre Percée à Courgenay*.

Ces croyances sont peut-être le résultat d'un fait ou légende du XIV^e siècle, au bon

temps où la noblesse écrasait et méprisait le pauvre monde.

Trois hommes étaient assis sur un fragment de mur de l'ancien camp des Romains. C'étaient trois bûcherons. Le premier de taille moyenne, aux épaules larges et carrées qui annonçaient une puissante force musculaire, paralysée toutefois par une corpulence exagérée, qui lui valut le nom de Gros Jacques. Un bonnet de laine brun couvrait sa tête, une chemise de grosse toile, à larges manches, lui servait lieu de gilet. Ses culottes de toile étaient plissées sous les genoux.

Ses jambes étaient nues et portaient de gros sabots de bois.

Le second personnage était son fils Franz, joli garçonnet, sans coiffure, ni chaussure, mais qui portait une ceinture à laquelle étaient passées de longues flèches. Le troisième, vêtu comme le premier, était maigre, souple et adroit. On l'appelait Nicolas le braconnier. Son œil noir se fixait avec inquiétude sur un bosquet de sapins où un superbe sanglier était suspendu à un arbre. Il venait d'abattre ce gibier et tous trois songeaient au moyen de le transporter dans leur demeure sans éveiller l'attention du maître chasse du baron d'Asnel.

— Franz ! dit le Gros-Jacques à son fils, monte sur le plateau et regarde si personne ne marche. Il me semble qu'on entend l'écho des cors de chasse. Va vite.

— Personne ne viendra jusqu'ici, répondit Nicolas le braconnier, tu trembles au moindre bruit.

— C'est bon à dire, maître Nicolas, j'ai une femme malade et cinq petits enfants, et si un garde de Monseigneur d'Asnel arrivait ici, son flair aurait vite découvert la

— Non, ta sœur devait m'accompagner, mais une sérieuse indisposition de son baby ne lui a pas permis de le quitter... N'as-tu pas reçu ma dernière lettre, Gauthier ?

— Je suppose que si. Que me disiez-vous dans cette lettre ? Voulez-vous me le rappeler, s'il vous plaît, ma mémoire est un peu affaiblie depuis mes derniers accès de fièvre.

La mère se fit plus tendre dans l'accent. — A peu près la même chose que dans les précédentes, mon enfant... si ce n'est toutefois que je t'annonçais le retour de Luc à Paris, et la maladie qui a mis sa vie en danger.

Le jeune homme tressaillit douloureusement comme s'il touchait maladroitement à une blessure secrète. Puis se dominant aussitôt :

— Ah !... Luc a été souffrant ?... Je n'ai pas reçu votre lettre, mère ; car j'ignorais

Feuilleton du Pays du dimanche 55

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Et tandis que, à quelques pas, M. de Verneuil considérait avec une joie mêlée de compassion et de remords le visage défilant du jeune lieutenant, la mère et le fils tombent dans les bras l'un de l'autre.

— Gauthier !... mon enfant chéri !... Ces derniers mots sont entendus de lui seul, la veuve tremble si fort que, se soutenant à peine lui-même, son fils doit quand même lui prêter son appui.

— Vous ici, mère ! que je suis heureux de vous revoir ! Comment n'ai-je pas deviné votre chère présence ? Je serais sorti l'un

des premiers si j'avais su que vous m'attendiez.

— Ce retard m'inquiétait déjà... Mais te voici, mon cher enfant ; de quoi me plaindrais-je dès lors que tu m'es rendu ? Comme tu es changé ! Tu as été plus malade que tu ne me le disais.

L'officier eut un sourire affectueux, et pressant avec tendresse la main qu'il tenait toujours entre les siennes :

— Je vais bien maintenant... chère maman. Combien vous êtes bonne ! Vous n'avez pas hésité à venir seule jusqu'ici pour me donner le bonheur de vous embrasser plus tôt.

— Je ne suis pas venue seule, mon enfant.

Une étincelle joyeuse passa dans le regard de Gauthier.

— Denise est là aussi ?... interrogea-t-il vivement.

bête, et alors c'en serait fait de moi, j'irais pourrir au fond d'une oubliette du donjon d'Asuel. — Voici quelqu'un... Ecoute !... Est-ce Franz qui revient ?

— Non, ce n'est pas lui, ce n'est pas sa marche... Sauvons-nous, c'est le grand veneur.

— Halte ! halte ! s'écria un cavalier, qui arrivait sur la hauteur au moment où les deux braconniers se levaient pour fuir.

— Que faites-vous ici ? Coquins, dit le maître-chasse.

— Mais, monseigneur, nous étions fatigués, nous nous reposions.

— Vous vous reposiez, paresseux ! pendant que vos camarades sont occupés dans la forêt. Allons ! en route et un peu vite.

Au même instant arrivaient les autres chasseurs avec leurs chiens. Ceux-ci s'élançaient en hurlant vers le sapin fatal que leur flair avait deviné.

— Qu'est-ce que cela veut dire, s'écria le grand veneur !... Ah ! misérables manants ! ils ont tué un sanglier... Gardes ! saisissez-les !

Maître Nicolas avait disparu pendant qu'on découvrait ce superbe sanglier, dont le flanc était percé d'une flèche. Gros-Jacques était tombé à genoux, les mains jointes, poussant des soupirs de désespoir.

Il n'avait pas eu la force de fuir comme son compagnon, le braconnier.

— Quel chemin a pris Nicolas, dit le grand veneur, à Gros-Jacques, où est-il caché, chien de pleureur ? — Je veux tout vous dire, Monseigneur, mais ayez pitié de ma femme malade, de mes cinq pauvres petits enfants, ne me pendez pas. Nicolas s'est sauvé du côté des rochers, dans la caverne des Romains. — Bon, tu paieras double. Monseigneur d'Asuel te fera un bien grand honneur en ordonnant de t'accrocher à une branche d'arbre. En route, Messieurs, il est inutile de poursuivre ce Nicolas, il a la main sûre et pourrait nous envoyer quelques flèches. En route pour la Pierre Percée, rendez-vous de tous les chasseurs du baron et où nous trouverons les nobles châtains des seigneurs des environs.

C'était un beau spectacle pour les gens de Cougenais que cette cavalcade brillante de chasseurs, dont les habits verts, sobrement ornés de broderies d'or, étaient éclairés par les rayons d'un soleil d'été. En tête chevauchaient une dizaine de seigneurs, parmi lesquels Jean, baron d'Asuel, se distinguait par la simplicité de son blazon, d'ar-

gent au sautoir de gueules. Il était entouré d'Huzon de Pleujouse, de Wezelon de Bunfol, d'Hugues de Charmoille et d'autres nobles seigneurs ses vassaux. Les piqueurs suivaient, vêtus de costumes écarlates, portant sur le dos et la poitrine l'écusson de leurs maîtres. Puis les gens de service, les gardes et au milieu d'eux le Gros-Jacques, conduit, bien lié, par cinq gardes-chasse. Les enfants du village couraient pour voir Gros-Jacques qu'ils connaissaient.

Tout ce cortège arriva sans encombre à la Pierre Percée, alors entourée d'une forêt de chênes et où se tenaient les plaids ou cours de justice de la mairie d'Alle.

C'est là que le tribunal se constituait pour juger le coupable. Jacques, lié et garotté, traversa, le cœur gros et les larmes aux yeux, la foule des nobles personnages, tandis que le peuple le regardait avec une profonde pitié.

— Qui t'a donné l'audace de tuer un de mes sangliers, misérable manant ?

Le pauvre Jacques ne put répondre ; ses jambes tremblaient, ses dents claquaient, tout son pauvre corps frémissait.

— Réponds donc à Monseigneur Jean d'Asuel, lui dit le seigneur de Pleujouse.

— Jacques voulut parler, mais aucun son ne pouvait sortir de sa bouche ; il se tordait, s'agitait, roulait des yeux égarés.

— Le médecin d'Asuel en eût pitié, il voulut le sauver : Voyez comme il souffre....

— Des coliques, s'écrièrent les nobles arrogants. Passez-le par la Pierre Percée. Oui, oui, à la Pierre Percée. Le jugement fut vite rendu....

Cinq gardes portèrent le malheureux au monolithe et le hissèrent à la hauteur de l'ouverture. Ils firent passer la tête, puis les épaules ; mais quand la moitié du corps fut introduit dans le trou, il n'y eut plus possibilité d'y faire passer le ventre, il était trop gros.

Le malheureux Jacques criait, gémissait, tout fut inutile. Les seigneurs riaient, les paysans les imitaient, tant l'exemple est contagieux. Enfin on finit par faire passer la victime, qui retomba de l'autre côté, coulant doucement à terre, ne respirant plus.

— Allons nous en, dirent les nobles personnages, il a son reste. Et chacun de monter à cheval et de partir au galop.

Quand tous se mirent en marche, le médecin charitable jeta par le trou une petite fiole de vinaigre, disant à un paysan : « Frictionnez-le vite, je reviendrai. »

— Je n'ai fait que mon devoir, j'eusse été un lâche et un ingrat si j'avais agi autrement, dit-il avec fermeté. Et plus bas : N'est-ce pas à votre délicate bonté que je dois d'avoir hérité un nom sans tache ?.... Dans mon chagrin, il m'était consolant d'acquiescer envers vous la dette de reconnaissance contractée jadis par mon père. Honneur pour honneur !... poursuivit-il avec émotion, abandonnant sa main à la pression chaleureuse de celle du banquier.

Chantal assistait de loin à la rencontre de son fiancé avec son père. Ne voulant pas être reconnue, elle prit un fiacre, jetant au cocher le nom de Notre-Dame de la Garde. Elle avait tant prié la « Consolatrice des affligés » pour le cher absent, que le premier besoin de son cœur était de rendre grâce à sa céleste protectrice. Aussi, tandis que les Lenorcy et son père rentraient à l'hôtel, trop absorbés dans la joie du revoir pour admirer le merveilleux panorama de ce Prado que l'on dit être la plus belle promenade du monde, la jeune fille franchit le

Jacques fut secouru à temps, le vinaigre fit son effet. Jacques soupira et à force de soins, il put se relever. On le reconduisit chez lui et bien soigné par le bon médecin il recouvra ses forces et sa santé.

Depuis ce moment on crut que le trou de la Pierre Percée guérissait des coliques et que le vinaigre, à qui on faisait faire le même chemin, avait une propriété merveilleuse.

A. D.

L'indissoluble lien

(Suite et fin.)

En arrivant à la grille qui encerclait la tombe blanche, M^{me} d'Aribes eut un recul étonné.

Des fleurs jonchaient, d'une liliale moisson, le marbre sous lequel dormait Renée.

Tandis qu'elle contemplant l'amoncèlement des chrysanthèmes et des roses, la montée subite d'une pensée mit aux joues de la jeune femme une pâleur plus grande, un feu plus sombre en ses yeux.

Qui s'était souvenu, avec elle, du premier anniversaire de l'adorée ?... Qui donc venait comme elle, avec elle, fleurir ce tombeau ?... Qui pouvait pleurer, se souvenir ainsi ?...

Sans une hésitation, le nom monta du cœur aux lèvres.

— Paul ! c'est Paul ! le père de Renée !

Le père... celui qui, seul avec la mère, a connu les ivresses, la douceur du premier cri, du premier sourire, du premier baiser, du premier pas !... Celui qui a goûté, avec elle, les joies des contemplations, la folie des orgueils tendres saluant les promesses de naissante beauté !...

Celui qui, comme elle, a souffert, a frémi des souffrances et des frémissements de cette chair de leur chair !...

Mais lorsque le père a dédaigné ces bonheurs, fui ces angoisses ?... Lorsque, indifférent, il s'est détourné de ces sourires et de ces baisers ?... Lorsque, transfuge à ses devoirs, il n'était point au chevet d'agonie, recueillir la suprême caresse ?...

Entre deux fêtes, une mélancolie de mondain désœuvré le fit sans doute songer de temps attristé, de feuilles jaunissantes, de novembre embrumé...

seuil du sanctuaire vénéré et s'y épancha dans une fervente prière.

Moins d'une heure après, M^{me} Lenorcy venait s'informer près de M. de Verneuil à quel moment son fils pourrait présenter ses hommages à Chantal.

Celle-ci se pencha à l'oreille de son père :

— Les circonstances nous permettent peut-être d'intervenir les rôles, murmura-t-elle. Si nous allions nous-mêmes vers Gauthier.

Le banquier acquiesça à ce désir.

— Nous vous suivons, chère madame.

La porte s'ouvre, et Chantal aperçoit la silhouette amaigrie du jeune homme. En dépit du hâle dont l'ont doré les quelques mois passés sous le brûlant soleil de la Chine, le visage fatigué et très pâle de Gauthier accuse les souffrances qu'il ont éprouvées. Il se retourne au bruit, une question sur les lèvres, mais il n'a pas le temps de la formuler.

Une gracieuse vision surgit devant lui.

absolument que Luc fût le retour en France. Comment est-il, maintenant ? ajoute-t-il avec effort, sans que cependant le son de sa voix trahisse la moindre amertume.

— Il va mieux sans être bien... son père est ici du reste, il a tenu à m'accompagner, il va bientôt lui-même te donner des nouvelles.

Gauthier s'arrêta brusquement.

— Quoi ! M. de Verneuil est à Marseille ! exclama-t-il d'une voix étranglée.

Le banquier suivait la mère et le fils à une petite distance, il entendit le cri de surprise de l'officier, il vit son visage contracté, et n'y tenant plus, pressant le pas, il s'avança les bras ouverts :

— Oui, il est ici ! fit-il, ici pour vous demander pardon, Gauthier... pour vous serrer plus tôt sur son cœur, mon cher, mon noble enfant ! Pourrez-vous encore m'aimer ? Pourquoi vous être sacrifié ainsi ?

Le jeune homme s'arracha à l'affectueuse étreinte, et levant sur M. de Verneuil un regard où brillaient des larmes de joie.